



IUFFP

ISTITUTO UNIVERSITARIO
FEDERALE PER LA
FORMAZIONE PROFESSIONALE



*Conferenza della Svizzera italiana
per la formazione continua degli adulti*

Nuove frontiere della cittadinanza: 7 prove d'autore

**Idee per
l'innovazione
nella
formazione
professionale**

Quaderno
1



**Nuove frontiere
della cittadinanza:
7 prove d'autore**

Indice

5 **Prefazione**

6 **Introduzione**

Quale cittadinanza per quali frontiere

Filippo Bignami e Fabio Merlini

Parte 1

13 **Cittadinanza globale e comunità ospitanti:
per una formazione del futuro**

14 **Tematica**

15 **Consapevolezza interculturale e costruzione
del concetto di cittadinanza**

Milton J. Bennett

31 **Oltre la paura e il risentimento: l'ospitalità nell'età globale**

Elena Pulcini

42 **Esperienza, riflessione e costruzione di comunità**

Luigina Mortari

54 **Formazione: ritorno al futuro**

Gian Piero Quaglino

Parte 2

69 **Frontiere vecchie e nuove: oltre le paure e i pregiudizi**

70 **Tematica**

71 **Nouvelles migrations, nouveaux enjeux**

Aïssa Kadri

84 **Mobilità, transnazionalità, famiglia**

Chiara Saraceno

90 **Pensieri di un viaggiatore**

Werner Kropik conversa con Furio Bednarz

99 **Note sugli autori**

La presente pubblicazione intende raccogliere, *in primo luogo*, i testi delle conferenze o delle *lectures* presentate nel quadro di due iniziative promosse annualmente dalla sede della Svizzera italiana dell'Istituto Universitario Federale per la Formazione Professionale - IUFPF congiuntamente alla Conferenza della Svizzera italiana per la formazione continua degli adulti - CFC: *l'Officina delle idee* e gli *Incontri per l'innovazione nella formazione professionale*. In entrambi i casi, si tratta di incontri aperti al pubblico e mirati a promuovere occasioni di scambio con protagonisti del mondo della cultura, della formazione, dell'imprenditoria e dell'economia sensibili alle relazioni, talvolta virtuose, talaltra viziose, che intercorrono tra mondo del lavoro, processi produttivi, innovazioni tecnologiche e formazione. La qualità dei relatori, l'attualità dei temi affrontati, l'attenzione al tema dell'innovazione al di fuori delle retoriche con il quale troppo spesso, oggi, vi ci si appella; sono tutti motivi per i quali si è voluto predisporre un contenitore, fruibile anche in formato elettronico sui siti internet dello IUFPF e della CFC, grazie al quale raccogliere i contributi presentati, in modo da poterli approfondire e diffondere più agevolmente.

In secondo luogo, i Quaderni *Idee per l'innovazione nella formazione professionale*, desiderano anche offrire agli interessati risultati di ricerca, spunti di riflessione e materiali prodotti nel quadro delle attività di formazione e ricerca dalle due istituzioni coinvolte. Si intende in questo modo offrire una cassa di risonanza ad attività innovative e sperimentali i cui confini, per i temi, le metodologie, le prospettive sviluppate, meritano di essere ampliati così da poter raggiungere un pubblico più vasto.

In terzo luogo, i Quaderni vogliono offrire anche ad altre istituzioni formative attive sul territorio una piattaforma grazie alla quale dialogare su temi di comune interesse, favorendo in questo modo la messa in comune di esperienze e pratiche significative da cui la formazione professionale possa trarre giovamento.

La Redazione

Parte 2

**Frontiere vecchie e nuove:
oltre le paure e i pregiudizi**

Tematica

La frontiera istituisce un limite che circonda uno spazio, identifica una o più collettività, differenzia tra un dentro e un fuori. La frontiera è sempre al contempo un'occasione di riconoscimento e di riconoscimento: integra, differenzia, esclude. La porosità o meno di una frontiera dipende dal livello della percezione di un rischio. Maggiore è il rischio rappresentato da ciò che sta al di fuori di un certo confine, minore è la disponibilità ad allentare le maglie. Maggiore è la percezione dell'opportunità di approfittare di ciò che risiede altrove, minore è il desiderio di impermeabilità. Come dire che la trasformazione o meno di una frontiera in una soglia dipende sempre dalle circostanze. Quando la pressione sulle frontiere aumenta, o assume addirittura dimensioni preoccupanti, come succede oggi, le identità al loro interno si espongono a quello che per loro è il rischio più grande che possano correre: chiudersi in sé stesse, percepirsi come assolute, irrelate, autosufficienti. La paura e il pregiudizio prendono allora il sopravvento: noi non siamo loro, loro non sono identificabili con ciò di cui noi abbiamo diritto. Che cosa significa educare alla frontiera? Quale senso dare alle frontiere nell'epoca dello spazio in cui il centro è ovunque e la circonferenza da nessuna parte?

Nouvelles migrations, nouveaux enjeux

Aïssa Kadri

Je souhaite remercier les autorités académiques et nos collègues pour leur chaleureux accueil et dire le plaisir de nous retrouver dans la si belle ville de Lugano. Nous espérons que cette réunion soit le début d'une collaboration fructueuse et stimulante au bénéfice de nos étudiants et institutions.

Ma contribution porte sur la question des nouvelles migrations et ce qu'elle développe ou laisse entrevoir comme enjeux socio-politiques culturels et économiques entre les groupes, les classes et les États.

Les nouvelles migrations mettent à l'épreuve autant les intentions et les discours que les pratiques des États et des groupes considérés. Sans trancher dans le débat de savoir si les processus actuels de transformation à l'échelle de l'espace-monde relèvent d'un changement de nature ou de l'accélération de l'évolution longue du capitalisme, il faut admettre que ceux-ci ont profondément affecté les sociétés, aussi bien au centre que celles du Sud ; bouleversé les équilibres socio-économiques et culturels ; cassé les compromis sociaux et politiques qui prévalaient jusque-là ; mis à nu l'incapacité des États sociaux nationaux à formuler des réponses et à promouvoir les adaptations exigées par les nouvelles configurations socio-économiques à l'échelle locale, nationale et internationale. L'internationalisation du capital sous ses nouvelles formes se fait de plus en plus et de manière concomitante avec des exigences territoriales locales ou régionales de plus en plus fortes. Mondialisation et exigences locales se répondent comme en écho. Cela se développe soit sous la forme de revendications identitaires, sociales et économiques territorialisées soit sous la forme d'imposition de règles, de politiques et d'actions exogènes sinon soumettant les logiques locales du moins leur assignant une place définie. Dans ces processus, les différents groupes sociaux, les différents acteurs et institutions sont interpellés dans leurs adaptations à ces tensions qui peuvent s'analyser comme une dénationalisation de l'État social, comme un affaiblissement de l'État ou comme compétitions territoriales visant, à travers des processus compétitifs de valorisation auprès des instances centrales ou supranationales, la recherche de nouveaux équilibres socio-culturels, économiques, financiers, et de nouvelles responsabilités.

Pour éclairer ces nouvelles migrations permettez-moi de les inscrire dans une perspective historique en faisant appel à un cadre théorique que je prends de Karl Mannheim sur les générations, comme moment générationnel⁷³, c'est-à-dire en tant que catégorie socio-historique – au-delà des effets d'âge – permettant, à partir d'un évènement fondateur, de délimiter l'espace-temps des expériences et des références communes, exprimant ou révélant un « air du temps », un « esprit d'époque », une même respiration idéologique, la même contemporanéité.

En adoptant une telle perspective nous pouvons distinguer deux moments générationnels :

- celui des immigrations coloniales, des paysans expropriés devenus

73 — Mannheim, K., *Le problème des générations*, 1928), trad. Gérard Mauger, Paris, Nathan, 1990.

ouvriers (Première Guerre mondiale, entre-deux-guerres, Seconde Guerre mondiale et après-guerre) jusqu'à la fin des années de croissance et la fin de l'immigration du travail) ;

- celui des nouvelles migrations qui démarrent avec les années 1990, plutôt des jeunes avec des capitaux culturels relatifs, et également des diplômés (*Brain drain*) ou du personnel établi.

Pour les pays au sud de la Méditerranée, si on observe très rapidement la catégorie de ces nouveaux migrants on s'aperçoit qu'elle agrège des groupes très hétérogènes. Il y a en premier lieu le cas des diplômés de la première génération (Laffort 2001) qui a suivi les indépendances des pays du Sud, sortis des universités nationales ou des Instituts supérieurs d'enseignement qui sont restés pendant longtemps formellement français, aussi bien dans leur organisation et leur encadrement que dans la hiérarchie des disciplines et des valeurs au fondement de leur fonctionnement ; ces catégories de l'élite ont construit au plan national par affinités politiques au sein des syndicats ou dans les amphithéâtres, dans le moment développementaliste et tiers-mondiste marqué par une coopération technique étrangère anti-impérialiste et soixante-huitarde (Robert-Henry 2007), des réseaux mobilisés dans des stratégies d'acteurs envisageant l'émigration comme issue au blocage de leur mobilité sociale et professionnelle.

Il y a, en deuxième lieu, une catégorie prétendant à l'émigration qui regroupe les diplômés formés à l'étranger dans les décennies de politique de formation à l'étranger dans un moment de fort investissement éducatif des États nouvellement indépendants ; ces diplômés, après avoir été certifiés en post-graduation à l'étranger et avoir inscrit dans le pays de formation un ancrage provisoire, ont mal vécu, confrontés à des problèmes d'équivalence, d'installation, de conditions de travail, leur retour dans leur pays d'origine.

La troisième composante comprend les nouveaux diplômés (Geisser 2000), produit de systèmes d'enseignement pléthoriques en voie de désinstitutionalisation et de re-traditionalisation, sinon voués au chômage du moins payés en monnaie de singe, qui s'appuient sur des réseaux familiaux, des réseaux de solidarités traditionnelles mais aussi sur une partie d'anciennes élites établies dans les pays de destination pour envisager des départs qui sont vécus comme autant de bouées de sauvetage.

Dans ces deux groupes, une place spécifique peut être faite aux jeunes femmes diplômées (Morolovasic 1986) qui se retrouvent dans un rapport de distance par rapport aux valeurs et normes locales assignant à la plus grande partie d'entre elles des places liées à des situations de domination, de violences, de précarité et d'exclusion (Moujoud 2008). On observe ainsi que de plus en plus de jeunes femmes, diplômées ou non, définissent des stratégies de départ qui se construisent dans des milieux considérés jusque-là comme rétifs à une émigration féminine autonome ; les femmes diplômées acceptent même pour certaines d'entre elles des déclassements anticipant sur l'avenir.

Il y a de plus d'autres catégories comme celles qui participent du *Brain drain* : ingénieurs, cadres médecins, journalistes, artistes. Il y a également les mineurs migrants non accompagnés, plus de trente pour cent des migrants. Il y a les migrants climatiques à la fois internes et se

déployant au niveau régional. Il y a les migrants idéologiques et politiques et les réfugiés qui partent à cause de leur opposition aux pouvoirs en place, aux guerres et aux conflits.

Migrations, exil, exode de cerveaux

La réalité massive est celle de groupes qui sont le produit d'universités de masse, de jeunes diplômés, d'intelligentsia, d'intellectuels qui pour une large part d'entre eux s'émancipent du cadre de l'État nation et s'inscrivent dans des migrations qu'on pourrait rapprocher de l'exil intellectuel, de l'exode de cerveaux, de mobilités qui réinterrogent dans le contexte de la mondialisation les paradigmes explicatifs en œuvre jusque-là.

Il y a sans doute à définir et à distinguer notamment l'exil de l'émigration et les différences, sans qu'elles soient toujours objectivement fondées, qu'on peut relever ici et là : l'un étant généralement appréhendé à partir de causes politiques, l'autre en fonction de causes économiques ; le premier étant plutôt fondé sur un choix raisonné, la seconde contrainte ; l'un étant conçu comme rupture sans retour, l'autre n'ayant de sens que dans la programmation d'un projet de retour, ne sont pas complètement explicatives de ce qui est toujours une trajectoire sociale d'agents sociaux qui, tout prédéterminés qu'ils soient, ne sont pas moins acteurs de leur devenir dans certains contextes. On peut néanmoins avancer l'hypothèse que cette nouvelle forme de migration combine dans les logiques sociales développées plusieurs caractéristiques, définit de nouveaux rapports aux pays d'émigration et d'immigration et n'est pas sans effets sur les structurations des champs intellectuels des pays en question.

Les causes et les raisons changent

- On n'est plus strictement dans les causes économiques. Il y a recherche de sens de liberté de se réaliser comme individu autonome, de donner sens à sa vie.
- Les migrants deviennent des acteurs des stratégies, ils ne sont plus déterminés mécaniquement à agir.

Ressources, circuits, réseaux

- Les circuits changent, ainsi que les réseaux. Ils se complexifient et se diversifient.
- Les pays d'émigration deviennent des pays d'immigration ou de transit.
- Les réseaux se professionnalisent deviennent pour certains ethniques, politiques, la place des NTIC devient importante et fonctionne comme ressource importante.
- La famille reste une ressource d'appui mais elle est le plus souvent dépassée. Elle se transnationalise.

Entre ici et là-bas

Ainsi à partir, d'une part, de la compréhension des conditions sociologiques prévalant dans les conditions de départs, et, d'autre part, de la saisie des circuits et configurations migratoires (Ma Mung et alii 1998) à la fois fortement contrastés mais aussi souvent enchevêtrés et des logiques d'insertion qui se mettent en place, on peut tenter de rendre compte du mouvement, des interrelations et des interactions qui mettent en jeu continuellement ces groupes de migrants dans l'interface pays d'origine/pays d'accueil.

On observe ainsi, à partir aussi bien des conditions internationales, nationales et locales, que des réseaux sociaux-ressources mis en œuvre ou des capitaux dont sont porteurs ces catégories sociales, que se définissent des parcours migratoires de plus en plus atypiques scandés par des espaces de transit et d'interaction qui dessinent des circulations nouvelles (Tarrius, Peraldi). Celles-ci sont reconfigurées d'abord par les contextes socio-économiques et politiques locaux ; elles se déploient pour partie dans un cadre régional : espace maghrébin/arabe, espace ouest Atlantique ou entre celui-ci et celui-là ; on observe ainsi de plus en plus, une migration intellectuelle intra-régionale de jeunes diplômés du Maghreb ou d'Afrique de l'Ouest. Certains diplômés tunisiens par exemple vont de plus en plus en Mauritanie et au Maroc et inversement les Marocains se retrouvent aussi plus nombreux en Tunisie ; de même les étudiants avancés sénégalais ont tendance à diversifier leurs destinations au Maghreb et dans le Proche-Orient. Certains étudiants post-gradués, voire des diplômés algériens, vont en Tunisie et au Maroc et de plus en plus dans les pays du Golfe voire en Indonésie et en Malaisie. Ces circulations sont ensuite redéfinies par les politiques publiques à l'égard des immigrations du Sud dans l'espace Shengen. Dans cet ordre d'idée la France apparaît pour beaucoup comme un espace de transit, comme un espace-temps de passage vers d'autres destinations, d'autres pays comme le Canada, les États-Unis ou les pays du nord de l'Europe. On relève aussi, à l'inverse, le développement d'une circulation intra-européenne, pas encore soutenue, à l'intérieur de l'espace Shengen ; ainsi certains diplômés après un passage en France se sont installés en Belgique, aux Pays-Bas, en Espagne ou en Grande-Bretagne (non encore dans l'espace Shengen). À l'opposé, certains diplômés venant d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie et de certains pays du nord s'installent en France. L'Italie comme l'Espagne passent de terre d'émigration vers celle d'immigration ; on observe dans ces pays que si la part des Maghrébins et des Africains a tendance à stagner ces dernières années, elle a significativement augmenté dans la dernière décennie ; et on voit se constituer notamment en Italie une petite communauté intellectuelle maghrébine.

La variété de ces destinations n'apparaît pas toujours liée à la maîtrise de la langue du pays d'arrivée ; sans doute y a-t-il un effet de la langue de formation dans le choix des pays de destination ; et on a pu voir des diplômés arabophones qui ont continué leur formation dans les pays anglo-saxons émigrer vers les pays du golfe et même vers la Malaisie et l'Indonésie. Cependant, les destinations ont tendance à se diversifier davantage, certains intellectuels arabophones s'installent plutôt en

Grande-Bretagne aux États-Unis et au Canada, dans certains pays maghrébins ou arabes voire en Afrique ; les francophones aussi ont tendance à s'orienter de plus en plus vers le Canada, les pays du nord de l'Europe vers l'Allemagne ou les États-Unis ; la France n'étant plus une destination exclusive. On observe ainsi que les ressources linguistiques sans être tout à fait déterminantes dans les choix des destinations ne sont pas pour autant indifférentes à l'organisation sociale du pays d'accueil : le modèle communautariste et multiculturel anglo-saxon (Wieviorka, 1999) étant plutôt sinon privilégié par les arabophones, du moins en phase avec leurs présupposés culturels d'identification.

Ces circuits sont souvent portés par des réseaux sociaux (Bruneau 2004) fondés en premier lieu sur l'appartenance familiale, et, de ce point de vue, on observe, à travers les politiques familiales mises en œuvre par les États, autant ceux des pays de départ que ceux des pays d'accueil, et notamment dans le cas d'espèce à travers les politiques de regroupement familial et des présupposés qui leur sont attachés, les transformations sociologiques de la famille vers une double voire une triple résidence et une instrumentalisation des avantages sociaux, des papiers, des passeports et des nationalités.

Ces circuits peuvent être construits également sur des liens politiques : on a observé par exemple que l'arrêt du processus électoral en Algérie et ses conséquences ont développé des migrations fondées sur l'appartenance partisane, qu'elle soit islamiste ou communiste. Les répressions et les contraintes aux activités politiques développées par les États autoritaires du sud de la Méditerranée nourrissent ces migrations politiques ; ainsi en est-il des cas tunisien et algérien. On observe ainsi un phénomène de trans-nationalisation de ces réseaux politiques qui se présentent pour ceux islamistes comme une nouvelle forme d'altermondialisation à côté de ceux plus classiques nourris par les idées de gauche. Il y a, enfin, des circuits portés par des affinités culturelles, à dimension identitaire quasi exclusive comme ceux du mouvement culturel berbère ou d'autres groupes ethniques minoritaires. On ne peut exclure à ce titre comme raison de départ la quête de sens, l'envie de retrouver, de fonder du sens en distance avec des univers déboussolés où certains s'affirment comme déjà morts socialement.

L'installation acquise par ces nouveaux migrants – il faut noter que nombre de ces diplômés restent dans des situations extrêmement précaires – et la destination ultime confirmée, se développent chez ces élites des logiques qui ne peuvent être comprises qu'en tenant compte du fait que leurs représentations, leurs pratiques et leurs stratégies se structurent en fonction du rapport au pays d'origine dans le déni ou la reconnaissance ; ce rapport procède le plus souvent soit d'une absence/occultation, amnésie programmée ou présence massive de celui-ci.

On a d'un côté ceux qui développent des pratiques diversifiées – associatives, économiques, culturelles, caritatives – d'investissement, souvent appuyées sur la communauté d'origine, à destination du pays voire de la région d'appartenance. D'un autre côté, on a ceux qui sont dans des stratégies d'insertion locale, qui n'envisagent le rapport au pays que dans la distance voire dans la rupture et rationalisent leurs attitudes par identification au modèle politique local et conséquemment le rejet du système

politique en place ; ces derniers se recrutent souvent parmi ceux, les derniers arrivés, qui ont réussi leur insertion. Il y a une place particulière à faire aux entrepreneurs, aux créateurs d'activités le plus souvent visant le marché des pays d'origine. Certains jeunes qu'on pourrait lier à cette catégorie, combinant commerce et engagements politiques, se jouent des frontières et des règles et sont déjà dans la mondialisation.

Sans doute faut-il nuancer là aussi la typologie ainsi esquissée. Les représentations ainsi que les pratiques sont-elles à différencier selon les statuts des uns et des autres – chômeurs, universitaires, médecins, journalistes, artistes, informaticiens, cadres administratifs publics/privés, militants politiques –, selon le sex-ratio, l'âge, les conditions de départ et d'arrivée ou selon les positionnements politiques et idéologiques des uns et des autres ? Cependant la prise en compte de toutes ces variables n'interdit pas que l'on puisse formuler l'hypothèse que les rapports au pays « d'origine » restent principalement déterminés par les modalités et les logiques d'insertion développées dans les pays d'accueil et définies par les représentations que les uns et les autres se font de l'avenir lointain, le temps étant une variable élastique pour la plupart d'entre eux qui sont partis – contrairement à ceux de la première génération – pour ne pas revenir et le plus souvent avec l'assentiment voire l'encouragement des proches.

Les relations avec les pays dits d'origine et les groupes desquels ils sont issus dépend en grande partie de la réussite du processus d'insertion économique, sociale, scientifique culturelle et politique dans les sociétés d'accueil et des conditions sociologiques qui définissent leurs trajectoires. Ces processus ne peuvent se comprendre s'ils ne sont pas rapportés aux réseaux sociaux supports de départ, mais aussi mis en place et développés en situation d'émigration ; les conditions de constitution de ces réseaux et de leurs fonctionnements sont configurés par la dialectique de rapports multiformes entre groupes sociaux, individus, États, sociétés et territoires, rapports qui ne peuvent se comprendre sans se référer à l'histoire et à la sociologie propre au pays de départ et celle des individus concernés.

Les représentations : ambivalence, paradoxes, contradictions

Les rapports des sociétés d'émigration des Sud à leurs immigrations ont toujours été fortement ambivalents, oscillant entre une volonté de contrôle et d'instrumentalisation politique et une prise en compte d'une autonomie se manifestant plus clairement, dans un contexte de défaillance des États considérés, entre des représentations négatives et des survalorisations non dénuées d'arrière pensées.

Du point de vue des sociétés de départ ont toujours affleuré, voire dominé dans certaines périodes, contextes et plus pour certains pays que pour d'autres, des représentations stéréotypées et des discours négatifs, stigmatisant, même si ceux-ci apparaissent plus devoir au ressentiment et à de la frustration qu'à une opinion réellement structurée (Sayad 1994). Un des faits marquants de ces dernières années est sans doute la dénon-

ciation par, de manière générale, la vox populi, et, de manière particulière, par certaines catégories sociales et notamment certains milieux conservateurs nationaux populistes et des apparatchiks et ceci de façon de moins en moins dissimulée, de l'immigration et plus encore de l'immigration intellectuelle. Sans doute cette représentation négative, nourrie par les conditions économiques difficiles que vivent les nationaux dans ces années de pénuries et de crise multidimensionnelle, a-t-elle eu cours par le passé mais elle n'a jamais été aussi prégnante que dans cette situation d'insécurité, économique sociale et civile. Elle reste cependant pondérée par certaines attitudes légitimant les départs et justifiant les pratiques immigrées. Cette stigmatisation sociale se double d'un discours public et officiel ambivalent souvent critique à l'égard des émigrés mais aussi paternaliste : on reproche aux émigrés dans certains pays comme l'Algérie de ne pas contribuer à l'équilibre de la balance des paiements ; et dans le même temps on revendique cette immigration en dénonçant le sort qui lui serait fait par les sociétés d'accueil. On reproche aux intellectuels et aux scientifiques, notamment francophones – et plus dans le cas algérien –, leur éternel attachement à la France, ou leur lâchage, et cependant on est fier de leur compétence et on revendique leur participation au développement du pays. On stigmatise les footballeurs professionnels en France pour leur absence de patriotisme, et on s'en remet à eux dans les phases difficiles ; il en est ainsi des artistes, des entrepreneurs voire de toutes les catégories sociales expatriées.

Que signifie cette ambivalence des sociétés d'émigration à l'égard de leurs émigrés ? Est-elle spécifique à tel ou tel pays ou généralisable à l'ensemble ? Y a-t-il un stigmaté immigré dans les pays de départ ? Si oui, est-ce récent et en conséquence qu'est-ce qui justifie cette transformation du rapport de la société d'émigration à l'égard de ses émigrés ? Y a-t-il des critères qui relèvent de conditions générales, sociologiques, économiques, culturelles et politiques et des critères qui tiennent à des conditions particulières des catégories sociales qui expliquent et agissent sur la nature des liens entre la société d'émigration et ses émigrés ? Ou au contraire s'est-il opéré à travers l'émigration en général et plus particulièrement l'émigration familiale un bouleversement des frontières séparant les groupes sociaux opérant des ruptures et développant de nouvelles hiérarchisations sociales ? Quels sont les enjeux réels qui se dessinent derrière la « querelle » entre les sociétés locales et leurs émigrés ? Est-ce des rapports de compétition entre groupes ou fractions de classes que leurs trajectoires propres ou leur histoire commencent à opposer ? Ces rapports ne procèdent-ils pas de formes nouvelles de circulation des élites se manifestant par des luttes de où ceux qui ont remplacé les derniers partis ne veulent pas perdre leurs acquis ?

De manière générale, derrière les reproches adressés aux émigrés, n'y a-t-il pas un discours politique « nationaliste », ici comme là-bas, soumis à des catégories qui opposent le « national » au « non national » (Gallissot 2001), où l'émigré apparaît, d'une certaine manière, comme le « colonisé de la dernière heure » ? De ce point de vue on observe que le cas algérien est sans doute un peu plus avancé que les cas tunisien ou marocain où le contrôle politique de l'immigration est toujours à l'ordre du jour alors que l'immigration algérienne semble depuis le mouvement social

de 1988 et la guerre civile plus éclatée, plus distanciée par rapport au politique comme en témoigne la disparition de l'Amicale des Algériens en France et les conflits sous-jacents à la création d'associations en direction de l'immigration.

De l'autre côté, inscrits dans des espaces où la crise économique et sociale se double d'une crise de la citoyenneté nationale (Martiniello 2000 et Barrou 2006) et pousse au renouvellement de l'idée et de la pratique de la citoyenneté, à travers la recherche de la combinaison de la citoyenneté sociale et de l'action dans l'espace public par affiliation au travail associatif et aux mouvements de droits, déliés de leurs limites nationales, les nouveaux migrants restent partagés entre des vellétés de rupture et des volontés d'établissement de passerelles et de consolidation de liens avec leurs sociétés d'origine.

Les stratégies d'insertion locale qui sont le plus souvent contrariées pour nombre d'entre eux se font pour beaucoup d'autres dans des processus de valorisation de compétences qui témoignent d'un métissage culturel de masse comme du pluralisme qui signale que la transnationalisation est aussi transculturelle (Gallissot 2001). Elles se font également dans le développement d'activités et de pratiques qui procèdent de contournement des contraintes et obstacles et de la faiblesse des ressources Cette transnationalisation dans les faits se traduit par le développement de pratiques et d'expressions culturelles (littérature, cassettes, musique, théâtre, arts plastiques, cinéma, télévision, etc.) qui sont le fait des générations jeunes : scolaires, étudiantes intellectuelles en voie ou en difficulté d'insertion et de professionnalisation. Ces générations étant, pour une large partie, issues de l'immigration coloniale ou postcoloniale, « mélangées » ou « mixtes ».

Pour comprendre les rapports entre les sociétés d'émigration et leurs émigrés, il faut prendre en compte le processus d'autonomisation (relative) par rapport à leur État d'origine, dans lequel se trouve engagées les populations émigrées en Europe et particulièrement en France. C'est bien dans ce processus d'autonomisation, où les sociétés locales deviennent en porte-à-faux par rapport à une immigration qui en s'émancipant montre une autre voie, que se trouvent les déterminants des évolutions des contradictions et conflits potentiels. Ainsi on ne peut saisir les dimensions de la querelle que les sociétés de départ tiennent souvent à l'égard de leurs concitoyens émigrés si on ne prend pas en compte l'effet « perturbateur » de l'émigration. En ce sens l'effet le plus marquant de l'émigration est d'avoir modifié les frontières sociales qui séparent les groupes en donnant aux émigrés les moyens d'une promotion venant de l'extérieur. On peut faire l'hypothèse que l'un des termes du conflit, sinon le principal, est celui du niveau d'autonomisation des populations immigrées ; et de ce point de vue le pays d'accueil a un rôle fondamental dans ce processus : plus celui-ci est soutenu, plus l'immigration peut s'émanciper des pouvoirs locaux et plus elle peut se présenter comme modèle d'adaptation au monde moderne, comme alternative. Ce n'est souvent pas le cas quand on voit les tentatives de contrôle par les États en question des communautés immigrées à travers l'enseignement des langues et la désignation des imams.

C'est bien en effet parce que l'immigration intellectuelle est la plus

loin dans ce processus d'autonomisation, dans la mesure où la décision d'expatriation s'exprime de plus en plus comme une rupture politique, qu'elle apparaît comme le lieu nodal où se manifeste aujourd'hui avec le plus de virulence le conflit des sociétés avec leur intelligentsia en immigration.

Les représentations de ces groupes ne peuvent être ainsi spécifiées que dans leurs rapports à l'ici et à là-bas dans une perspective de rupture ou de continuité avec celles des vieilles générations immigrées. Ces représentations doivent également au contexte de mondialisation ; elles s'y retrouvent, s'y opposent de fait, contournent ou s'adaptent aux nouvelles règles. De ce point de vue les actions et interférences des États, pour contraignantes qu'elles soient ; pour limitatives de la constitution d'espaces autonomes pouvant peser dans la dynamique d'établissement de passerelles en vue de la construction du projet démocratique, n'oblitérent pas les possibles, elles apparaissent même dans certains cas par la force des contraintes qu'elles mettent en œuvre à la base de dynamiques nouvelles génératrices de passages qualitatifs.

Crise des États-nations et développement des populismes ; l'immigration comme enjeu politique

Les stratégies et les pratiques sociales des groupes sociaux migrants, de ces « acteurs », se redéfinissent en fonction du contexte de la globalisation ; elles paraissent se déployer sur de nouvelles échelles d'action. Elles questionnent le rôle des États et des espaces de pouvoir dans leurs différentes échelles d'expression. La complexité des exigences et des interférences sur des territoires dont il faut penser les échelles et les frontières en mouvement nécessite de saisir les dynamiques en œuvre, les interrelations entre individus et entre groupes sociaux et les relations entre ces derniers, les territoires et les États. Elles nécessitent de penser ces relations dans l'exigence de l'universalité et de la différence. Aussi bien l'analyse et la compréhension de ces dynamiques et logiques sociales devrait aller de pair avec une attention soutenue sur les actions sociale économique, culturelle et politique qui sont mises à l'œuvre et qui sont susceptibles de fonder de nouveaux équilibres, un nouveau partage des responsabilités et des pouvoirs.

La nécessité de comprendre la fragilisation, la faiblesse, le recul voire parfois le délitement des États du Sud, aussi bien à travers la remise en cause de leur capacité redistributive que des contestations qui mettent en question leur efficacité et leur légitimité (Badie 1999), appelle à mieux repérer, dans les espaces territoriaux considérés, les processus à l'œuvre dans la phase antérieure de construction nationale et dans la phase actuelle de « dénationalisation » (Gallissot 2001). Cette démarche compréhensive se posant en contrepoint, à partir d'une approche non linéaire – la même temporalité ne définissant pas le même contenu historique – et d'une explicitation au fond des conditions de la comparabilité, l'évolution et la transformation de l'État-nation au centre, ainsi que les effets que celui-ci a pu induire et induit comme modèle, comme actions, comme imposition et comme représentations sur le versant sud.

Dans le même temps nous observons la mise au jour de contradictions importantes des États-nations du Nord pris dans des tensions entre injonctions supranationales et exigences locales territorialisées. À cet égard, Shengen est remis en cause au moins dans les faits. Les fondements humanistes des pays du Nord sont également questionnés dans l'affirmation d'un universalisme mis en contradiction dans les faits.

Ces nouvelles migrations, comme l'installation durable des populations originaires de ces pays dans les pays du Nord, voire leur « naturalisation », mettent au cœur du débat, dans l'interrelation de processus socio-historiques contradictoires et décalés dans le temps, la question de l'expérience réciproque de la « modernité ». Les questions de la place d'une religion minoritaire que représente l'Islam, pourtant déjà là dans l'histoire de la France impériale et dont les manifestations les plus apparentes ou les plus médiatisées témoignent plus, paradoxalement à travers leurs soubresauts, d'une sécularisation en train de se faire que de replis ou de radicalisations, ne sont pas sans effets ni échos dans la manière dont elles sont traitées sur les sociétés du Sud.

Le traitement par un État laïc de la question de la place de l'Islam, dans une société sécularisée, n'est pas indifférent à l'évolution des sociétés du Maghreb ; inversement les blocages de celles-ci se répercutent toujours dans les sociétés du Nord. On le voit, à l'évidence, il y a plus de proximité que de distance culturelle entre les deux rives ; et si le communautarisme est bien ici la tentation de certains groupes sociaux, il procède aussi du regard de la société dominante, où des personnes, pour une large part faiblement croyantes ou pratiquantes, sont indexées automatiquement à leur appartenance religieuse. La réalité des groupes sociaux référés à l'appartenance religieuse musulmane est celle d'une diversité de référents, d'orientations, de pratiques sociales et de représentations. Les périphéries urbaines des grandes métropoles relèvent à ce titre plus de l'ethnisation d'espaces d'exclusion sociale que d'enfermement religieux.

De l'autre côté, sur la rive sud, en contrepoint de ces processus, l'alternative n'apparaît déjà plus, sous l'effet de ces circulations transnationales et de ce qu'elles redéfinissent au contact de l'Occident, opposer un Islam d'État contrôlé et appuyé sur des institutions organiques à l'Islam politique, mais elle tend à se diversifier à travers l'engagement d'intellectuels diasporiques « métissés » déjà inscrits dans le processus de sécularisation, dont l'action est d'autant plus influente qu'elle est déterritorialisée, ou celui de nouveaux intellectuels « musulmans » – mondialisés aussi bien à travers leurs affiliations que leurs pratiques des moyens modernes de diffusion – qui à travers l'ambiguïté de leurs positionnements et de leur double discours pour certains, peuvent, paradoxalement, dans l'espace de sociétés démocratiques, situer les vrais enjeux et clarifier les débats.

Intellectuels et intelligentsias : quelles médiations

Les questions posées plus haut témoignent-elles d'un débat qui a traversé toute communauté intellectuelle ? Et surtout celles qui ont connu les déchirures de l'exil ? Ou bien a-t-on là l'expression de l'incapacité d'intellectuels à s'autonomiser des pouvoirs et à produire du sens pour des sociétés en quête identitaire ? Expression se manifestant d'un côté par un repli/enfermement et de l'autre par une inscription d'une fraction de l'intelligentsia dans un processus de « mondialisation intellectuelle » (Leclerc 2000) ; ou bien enfin les tendances sont-elles plus nuancées et des passerelles – lesquelles ? Franco-maghrébine, franco-africaine, maghrébo-africaine, méditerranéenne ? – sont-elles en train de se constituer comme espaces de médiation, de tissage de liens solidaires dessinant des alternatives autres aux autoritarismes et populismes de tous genres ?

Ces oppositions, ces fragmentations intellectuelles sont sans doute nécessaires au développement d'un espace de contestation et d'altercation potentiellement producteur d'un champ intellectuel et d'une intelligentsia porteuse de sens, qui puisse dans les débats qui s'affirment dans l'espace public situer les véritables enjeux et aider à la clarification des projets alternatifs aux autoritarismes et aux populismes encore hégémoniques. Mais elles courent aussi le risque de s'épuiser dans les débats de cénacle et d'être en porte-à-faux par rapport aux situations sociales et aux contextes. Aussi bien la première fracture et sinon la plus importante est celle générationnelle. Tout se passe comme si la problématique, le cadre intellectuel et politique, les référents qui manifestent les termes du débat de l'heure fonctionnent pour nombre d'intellectuels restés sur place dans le carcan de l'État-nation, lors même que la question centrale est celle de l'affirmation d'une citoyenneté active qui pour le moins devrait transcender les frontières des espaces régionaux.

Or à l'échelle locale les enfermements nationaux et communautaires semblent prévaloir. Sans doute le radicalisme de la distance, aujourd'hui comme hier, peut-il, sinon être porteur d'autres alternatives que la domination autoritaire ou la fermeture ethnique, du moins fonctionner comme aiguillon en nommant les choses et en situant les blocages. Mais la déterritorialisation de l'action intellectuelle court aussi le risque à travers l'inscription dans les normes éthiques transnationales et supra-ethniques de succomber à l'air du temps et de légitimer une figure de l'universel qui ne pourrait être que l'envers de nouvelles formes de domination à l'échelle du monde (Baubérot 2006, Levinas et Blanchot 2007). On voit ainsi se dessiner une nouvelle figure de l'intellectuel, « l'intellectuel métissé » qui participe de cette culture du mixte qui se construit dans les espaces du Nord, figure qui s'inscrit dans ces nouvelles diasporas intellectuelles et développe une forme d'insertion homologique à celle qui avait prévalu pour les élites issues des immigrations dans les années 1980 avec la même caractéristique, celle d'une coupure avec la base sociale qui les portent. Dans le même sens certaines catégories de ces élites vont être intégrées dans les systèmes économiques sociaux et culturels et mobilisés à destination des pays de départ, développant par là des nouvelles formes de contrôle et de domination. Tout se passe comme si à une internationalisation des systèmes productifs se hiérarchisant par délocalisation a correspondu une

internationalisation des systèmes de formation et que autant l'avenir des pays du Maghreb et de l'Afrique et que celui de leurs élites et intellectuels est de n'exister qu'à la marge, de n'exister que dans la dépendance. On aperçoit déjà à ce titre se déplacer et se fermer les frontières économiques politiques et culturelles, s'approfondir les fractures intellectuelles culturelles et politiques entre intelligentsias restées sur place et celles en diasporas, entre catégories de l'intelligentsia, entre intelligentsias et sociétés.

Bibliographie sélective

- Aggoun, A. (2001). « Le projet de vie de l'adolescente d'origine maghrébine en situation de réussite scolaire », in *Migrations Société*, n° 73, pp. 127-146.
- Ait Mouhou, H. (2000). *Les jeunes garçons issus de l'immigration maghrébine : l'investissement scolaire, une stratégie identitaire*, Dijon : IRTESS, mémoire de DEASS.
- Ansett, S. (2006). « La longue mise en œuvre d'une politique d'accueil des immigrés », in *Hommes et Migrations*, n° 1261, pp. 46-60.
- Atouf, E. (2003). « Les Marocains en France de 1910 à 1965, l'histoire d'une immigration programmée », *Communication dans un colloque à Casablanca*.
- Aubert, F. et al. (1997). *Jeunes issus de l'immigration : de l'école à l'emploi*, Paris, CIEMI-L'Harmattan.
- Barthon, C. (1998). « La ségrégation comme processus dans l'école et dans la ville », *REMI*, vol. 14, n° 1, pp. 93-102.
- Battegay, A. « Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 19, n° 2, pp. 9-22.
- Belbah M. et Veglia, P. (2003). « Pour une histoire des Marocains en France » in *Hommes et Migrations*, n° 1242, pp. 18- 31.
- Blanc-Chaleard, M.-C. (1991). « Français et Italiens à l'école de la République, Histoire de quatre écoles primaires de l'Est parisien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 38, n° 4, pp. 658-676.
- Blion, R. et Witeska, S. (1998). « Revenues, Epargne et Transferts d'économies des immigrés Maliens et Sénégalais en France », in *Hommes et Migrations*, n° 1214, p. 46.
- Borgogno, V., Streiff-Fenart, J., Ponard, M., Vollenweider, L., Simon, V. (1995), *Les étudiants étrangers en France : trajectoires et devenir*, Rapport pour la DPMI, Université de Sophia Antipolis, Décembre 1995.
- Chattou, Z. et Belbah, M. (2002). *La double nationalité en question : enjeux et significations de la double appartenance*, Paris, Karthala.
- Fassin D. et Fassin E. (sous la direction de). (2007). *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris : La Découverte.
- Daoud, Z. (2002). *De l'immigration à la citoyenneté. Itinéraire d'une association maghrébine en France : l'ATMF, 1960-2003*. Paris, Mémoire de la Méditerranée Houilles.
- Daum, C. (1997) « La coopération, alibi de l'exclusion des immigrés ? (l'exemple malien) », in *Les lois de l'inhospitalité*, coordination Fassin, D., Morice, A., Quiminal, C., Paris, La Découverte, pp. 197-216.
- De Moffarts, F. (1995). « De l'exil à l'intégration : secteur associatif omniprésent », in *L'Observatoire*, n° 6, pp. 44-48.
- De Rudder V. (1983). « L'exclusion n'est pas le ghetto, les immigrés dans les HLM », in *Projet*, janvier-février, n° 171-172, pp. 80-91.
- De Rudder, V. (1985). « Les conditions de logement des Algériens en France : un problème racial ? », in Costa-Lascoux, J. et Temime, E. (coord.), *Les Algériens en France, genèse et devenir d'une migration*, Paris, Publisud, pp. 320-335.
- Geertz, A. (1998). « Quelle place pour les associations dans cette société en crise », in *Environnement*, n° 44, pp. 9-10.
- Geisser, V. (2000). *Diplômés maghrébins d'ici et d'ailleurs*, Paris, CNRS.
- Guillon, M. et Taboada-Leonett, I. (1986). *Le triangle de Choisy. Un quartier chinois à Paris*, Paris, CEMI/L'Harmattan, pp. 73-79.
- Kadri, A. (1990). *Parcours d'intellectuels maghrébins*, Paris, Karthala.
- Lacroix, T. (2003). *Espace transnational et territoires. Les réseaux marocains de développement*, Thèse de doctorat en géographie. Mignrinter, Université de Poitiers.
- Leveau, R. (2005) « Les associations ethniques en France », in Bernard, F., Falga, B., Withol de Wenden, C. et Leggewie, C. (sous la direction de), *Au miroir de l'autre. De l'immigration à l'intégration en France et en Allemagne*, Paris, Les éditions du CERF.
- Lacroix, T. « L'engagement citoyen des Marocains de l'étranger », in *Hommes et Migrations*, n° 1256, juillet-août 2005.
- Leveau, R. (1991). « Mouvement associatif et transition ambiguë vers la politique dans l'immigration maghrébine », in *Etudes politiques du Monde Arabe*. Dossier du CEDEJ, Le Caire.

- Ma Mung, E. et Simon, G. (1990). *Commerçants maghrébins et asiatiques en France*, Paris, Masson.
- Manry, V. (2005). « Les mobilités féminines maghrébines dans l'espace Euro-méditerranéen : quand Fatima, Aïcha, Meryem... prennent la route », in *Migrations Société*, vol 17, n° 99-100, pp. 210-213.
- Maréchau-Mendoza, M. (2006). « Le dispositif du CAI : explication et bilan », *Hommes et Migrations*, n° 1261, pp. 61-65.
- Martin, N. (1998). « Le programme de développement local migration au Mali, en Mauritanie et au Sénégal », in *Hommes et Migrations*, n° 1214, pp. 86-90.
- Olivier, S. (2006). « Les signataires du CAI, des positions contrastées », *Hommes et Migrations*, n° 1261, pp. 101-114.
- Simon, P. (1998). « Le logement et l'intégration des immigrés », in Segaud, M. et al (sous la direction de), *Logement et habitat, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- Oberti, M. (1996). « La relégation urbaine, regards européens », in Paugam, S. (sous la direction de), *L'exclusion, l'Etat des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 237-247.
- Pinson, D., Bekker, R., Boumaza, N. (1999). *Familles maghrébines en France, l'épreuve de la ville*, Paris, PUF.
- Pécoud, A. « Réseaux, ethnicité et institutions dans les économies immigrées », in *Hommes et migrations*, n° 1250, pp. 13-23.
- Peraldi M. (ed.). (2001). *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Maisonneuve et Larose, Paris.
- Peraldi, M. (ed.). (2002). *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, Maisonneuve et Larose, Paris.
- Petit, A. (2002). « L'ultime retour des gens du fleuve Sénégal », in *Hommes et Migrations*, n° 1236, pp. 29ss, pp. 44-52.
- Pettonnet, C. (1982). *Espaces habités : ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée.
- Quiminal, C. (1994). *Gens d'ici, gens d'ailleurs*, Christian Bourgois, Paris.
- Quiminal, C. (1994). « Le rôle des immigrés dans les projets de développement et les formes de coopération possibles dans la vallée du fleuve Sénégal », in *Migration et développement : un nouveau partenariat pour la coopération*, Paris, OCDE, pp. 329-336.
- Quiminal, C. (2002). « Retours contraints, retours construits des émigrés maliens », in *Hommes et Migrations*, n° 1236, 2002, p. 29, pp. 35-43.
- Raulin, A. (2000). *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*, Paris, L'Harmattan, Coll. Connaissance des Hommes.
- Rude-Antoine, R. (2002). « Carte de séjour 'retraité' : un premier bilan », in *Hommes et Migrations*, n° 1236, 2002, pp. 29-34.
- Salzbrunn, M. (2002). *Espaces sociaux transnationaux : pratiques politiques et religieuses liées à la migration des musulmans sénégalais en France et en Allemagne, en particulier pendant les campagnes électorales du nouveau Président du Sénégal, Abdoulaye Wade (1994-2001)*. Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et Ethnologie, Paris, EHESS.
- Sayad, A. (1998). « Le retour élément constitutif de la condition de l'immigré », *Migrations Société*, vol. 10, n° 57, pp. 9-45.
- Schiff, C. (2001). « Les adolescents primo-arrivants au collège. Les contradictions de l'intégration dans un univers en tension », *VEI enjeux*, n° 125.
- Schiff, C. (2004). « L'institution scolaire et les élèves migrants : peut mieux faire », in *Hommes et Migrations*, n° 1251, pp. 75-85.
- Schnapper, D. (1994). *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris, NRF.
- Schnapper, D., Gaspard, F. (1997). « Assimilation, insertion, intégration : les mots pour 'devenir français' ». In *Hommes et Migrations*, n° 1209.
- Schnapper, D. (1991). *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard.
- Simon, V. (1997). *La migration des étudiants maghrébins en France et ses transformations (1962-1994)*. Thèse de doctorat en histoire, Paris VII.
- Streiff-Fénart, J. et Andezian, S. (1983) « Relations de voisinage et contrôle social : le rôle des femmes dans les communautés maghrébines immigrées dans le Sud de la France », in *Peuples Méditerranées*, voll. 22-23, pp. 249-255.
- Taboada-Leonetti, I. et al. (1990). *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.
- Tarrius, A. (1995). *Les fourmis d'Europe. Migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, L'Harmattan.
- Vallet L.-A. et Caille, J.-P. (1996). « Les élèves étrangers ou issus de l'immigration dans l'école et le collège français. Une étude d'ensemble », *Les dossiers d'éducation et formation du ministère de l'Éducation nationale*, n° 67.
- Vianna, P. (2004). « Les échecs du système éducatif français », in *Migrations Société*, vol 16, n° 93-94, pp. 129-139.
- Zehraoui, A. (1994). *L'immigration, de l'homme seul à la famille*, Paris, CIEMI.
- Zehraoui, A. (1997). « Images de l'autre : la population maghrébine au regard de la société française », in *Migrations Société*, vol IX, n° 54, pp. 7-20.

Mobilità, transnazionalità, famiglia⁷⁴

Chiara Saraceno

I confini permeabili e dinamici delle famiglie transnazionali

In tutte le nostre società il fenomeno delle famiglie straniere nel luogo in cui vivono, o miste dal punto di vista della provenienza, è in aumento. Le famiglie con coniugi di nazionalità diversa, o con figli migrati altrove e quelle dei migranti sono per definizione famiglie transnazionali. In esse, infatti, i confini spaziali tra famiglia di residenza e famiglia di parentela, tra chi vive assieme e chi vive altrove, possono costituire barriere insormontabili, ma anche ponti continuamente attraversati, se non fisicamente, tramite scambi di risorse e, oggi, anche l'utilizzo delle nuove tecnologie che consentono una dilatazione dello spazio delle relazioni impensabile un tempo. Le solidarietà, i sentimenti di obbligazione, i punti di riferimento affettivo o normativo, possono attraversare confini nazionali e distanze più o meno grandi. Le rimesse sono solo una, certo consistente, parte di questo transnazionalismo delle obbligazioni familiari. Accanto ad esse, ci sono i costanti confronti culturali tra il qui e il là (non solo “noi” e “loro”, dato che anche chi vive altrove può scambiare le parti in questa dicotomia), esercizi di “traduzione” da un lato, di “metabolizzazione” dall'altro. Così come ci sono, e non va dimenticato, esercizi di ipostatizzazione e cristallizzazione dell'altrove, da parte della società ospite e da parte di chi è migrato. Basta pensare alle varie “Little Italy” o “Chinatown” di cui sono costellate città in varie parti del mondo e che sono uno straordinario, e talvolta grottesco, deposito di tradizioni ossificate e reinventate, nostalgie, stereotipi, esercizi di traduzione.

Le migrazioni transnazionali rendono visibile l'esistenza di diversi modi di fare e concepire la famiglia all'interno di una stessa società e non solo tra società diverse. Producono anche forme complesse di famiglia e di relazioni familiari.

L'adozione del concetto di transnazionalismo per l'analisi delle famiglie migranti aiuta ad andare oltre una, pur importante, lettura che guarda solo al grado di integrazione/omogeneizzazione, o viceversa resistenza, delle famiglie di migranti rispetto ai modelli prevalenti nella società di immigrazione⁷⁵. Induce, infatti, a vedere i migranti e le famiglie migranti come una rete fluida, in un continuo processo di costruzione, ricostruzione e adattamento nel tempo e nello spazio, definita da relazioni, obbligazioni, interessi, che non sono sempre circoscritti ai familiari con cui si vive quotidianamente e che comunque sono presenti nel paese di immigrazione. Più ancora che per le famiglie autoctone, nelle famiglie transnazionali i confini tra famiglia di residenza e famiglia di parentela, tra chi vive assieme e chi vive altrove, sono mobili e rinegoziati anche per quanto riguarda le relazioni più prossime: coniugi, genitori-figli. Allo stesso tempo, le solidarietà, i sentimenti di obbligazione, i punti di riferimento affettivo o normativo, possono attraversare confini nazionali e distanze più o meno grandi.

74— Questo articolo riprende in larga misura il capitolo “Famiglie transnazionali e famiglie a distanza” del mio *Coppie e famiglie. Non è questione di natura*, Feltrinelli, Milano, 2016 (2° edizione aggiornata).

75— Si vedano ad esempio: Salih 2001; Bryceson e Vuorela 2002; Lauth Bacas 2002; Tognetti Bordogna 2005; Ambrosini 2009; Moskal 2010; Bertolani 2012.

Se è vero che le migrazioni sono spesso motivate da ragioni familiari – ricerca di migliori opportunità per i propri figli, ricongiungimento familiare – una delle conseguenze è lo scompaginamento delle reti familiari stesse, che le trasforma in transnazionali. Questo fenomeno non si traduce solo e necessariamente in forme di estraniamento, isolamento, abbandono. Mette in moto anche nuove modalità simboliche e pratiche di mantenimento, oltre che di ridefinizione, dei rapporti.

Non è un fenomeno nuovo, naturalmente. Uno dei più importanti studi fondativi della sociologia è *Il contadino polacco in Europa e America*, uno straordinario studio del 1920 di William Thomas e Florian Znaniecki sugli effetti transnazionali, su chi migra e chi rimane, e sulle loro relazioni, delle migrazioni di corto e lungo raggio, studiati proprio anche dalla prospettiva delle relazioni famigliari. Le ricerche sulle rimesse dei migranti italiani nel passato hanno documentato come ci fosse un forte senso di obbligazione e solidarietà tra chi migrava e chi rimaneva, in modo non dissimile da quanto avviene oggi con i nuovi migranti, con effetti simmetrici sulla qualità della vita e le risorse disponibili a entrambi i capi del flusso redistributivo. Analogamente, poteva succedere, allora come oggi, che non solo i genitori o i fratelli e le sorelle del migrante, ma anche qualche membro della famiglia coniugale, tipicamente la moglie e/o i figli, rimanessero al paese più o meno temporaneamente.

Specificità contemporanee

Ciò che è nuovo è in primo luogo il carattere insieme di massa e interclassista dei fenomeni migratori contemporanei. Sono aumentate sia le migrazioni economiche e per lavoro, sia le migrazioni dovute alla fuga da guerre e persecuzioni, così come sono aumentati sia i paesi di emigrazione come quelli di immigrazione. Si sono anche diversificati i ceti coinvolti: la globalizzazione non solo dell'economia, ma per molti versi anche delle occasioni formative (scambi scolastici, Erasmus, tirocini all'estero) ha fatto aumentare in molti ceti la possibilità che uno o più componenti di una famiglia viva in un altro paese o faccia una propria famiglia con una persona di un altro paese. La presenza di famiglie transnazionali, perciò, è ormai diffusa in ceti diversi della popolazione e riguarda ormai molti paesi. Si sono, di conseguenza, diversificate le stesse modalità con cui si costituiscono le famiglie transnazionali, i problemi che devono affrontare e le risorse – culturali e materiali – che hanno per farlo. Tutto ciò ha effetti rilevanti per la demografia e per il profilo culturale e sociale dei paesi implicati su entrambi i fronti. Pone anche compiti di elaborazione transculturale che non coinvolgono solo chi migra, ma anche chi riceve, a livello micro delle singole famiglie e a livello macro della società nazionale, passando per le comunità locali, le scuole, le aziende.

Un'altra novità rispetto al passato è costituita dall'enorme sviluppo di strumenti di comunicazione. Nella loro articolazione, essi, da un lato, consentono una sorta di socializzazione anticipatoria più o meno realistica ai modi di vivere nella società di destinazione, permettendo anche a chi rimane di "immaginarsi" la vita di chi è partito (salvo traumatici

bagni di realtà quando ci si ricongiunge). Dall'altro lato, consentono una possibilità di interazione a distanza con una frequenza inimmaginabile anche solo vent'anni fa. Trasporti veloci e a basso costo, inoltre, consentono una maggiore pendolarità tra paese di provenienza e di immigrazione e tra i diversi paesi su cui sono talvolta sparpagliate le reti familiari dei migranti. Ciò contribuisce alla fluidità delle famiglie migranti.

Nella sua ricerca sul destino dei figli degli immigrati in Francia, ad esempio, Attias-Donfut (2009) distingue, all'interno di ciascuna fratria, tra figli nati nel paese di immigrazione, figli arrivati nel paese di immigrazione con i genitori, o dopo di questi, e figli rimasti nel paese di origine. Entro una "stessa famiglia immigrata" possono esserci tutte e tre queste figure, con esperienze di "figli", oltre che opportunità sociali, differenti. Anche i genitori, per parte loro, sono tali in modo sostanzialmente diverso nei confronti dell'uno o dell'altra categoria di figli. E altre figure possono assumere importanti ruoli genitoriali nei confronti dei figli rimasti "indietro". Così come chi migra può costruirsi una famiglia alternativa nella quotidianità del paese d'arrivo, fatta non solo di parenti, ma di amici, chi rimane può sostituire, o integrare, alcune relazioni con altre.

Diverse ricerche hanno mostrato come le famiglie transnazionali, o meglio gli individui che le compongono, sviluppino strategie e anche forme di compensazione diversificate per affrontare la propria transnazionalità. In alcuni casi si attiva una mobilità geografica di tipo insieme strategico e pendolare. Così, anziane madri che non sono mai uscite dal proprio villaggio possono incominciare a viaggiare per assistere le figlie quando queste hanno un figlio, talvolta dividendosi non solo tra più figlie, ma tra più paesi di immigrazione. Durante i periodi di vacanze scolastiche i figli possono essere mandati presso i parenti nel paese di origine, non solo per mantenere i rapporti, ma per risolvere così la questione dell'organizzazione quotidiana di una famiglia in cui entrambi i genitori, o l'unico presente, lavorano. O ancora, coppie di sorelle, cognate o amiche possono alternarsi per occuparsi a turno delle famiglie di entrambe mentre una delle due a turno lavora in un altro paese, come hanno fatto e forse fanno ancora molte donne dei paesi dell'Est europeo (si veda ad esempio Banfi e Boccagni 2007). Sono strategie, naturalmente, più o meno accessibili a seconda non solo delle risorse individuali e familiari, ma della lontananza e delle politiche di immigrazione e di concessione dei visti dei paesi coinvolti. Un'altra strategia è quella del "fare famiglia a distanza", utilizzando tutte le opportunità offerte dalle nuove tecnologie. Se fino agli anni novanta del secolo scorso i migranti preferivano affidarsi alle lettere, nelle comunicazioni con chi era rimasto nel paese di origine, oggi, come avviene anche tra i non migranti, il telefono, specie cellulare, e internet hanno decisamente preso il sopravvento (Wilding 2006).

“Fare famiglia a distanza”

Il fenomeno del “fare famiglia a distanza” è stato particolarmente studiato nel caso delle madri, ovvero della relazione che è più intensamente toccata, sul piano pratico, ma anche affettivo, dalla migrazione, quando questa implica una più o meno temporanea e lunga separazione tra madri e figli. Le madri che emigrano senza portare con sé i figli tendono anche a essere maggiormente colpevolizzate, rispetto ai padri, per l’abbandono delle proprie responsabilità genitoriali da parte sia della comunità di appartenenza sia dei figli stessi (Bonizzoni 2007). Il padre emigrato è considerato inadeguato soltanto se non sostiene un flusso accettabile di rimesse (Dreby 2006). Solo nel caso dei figli di madri migranti si utilizza, come avviene in un’ampia pubblicistica riferita all’America latina e ai paesi dell’Est europeo (cfr. Castagnone et al. 2007), l’espressione “orfani sociali”, anche a prescindere dalla presenza dei padri.

A differenza dei padri, quindi, le madri migranti senza figli devono elaborare anche un conflitto, una frattura, rispetto sia ai doveri sia alla propria identità come madri. Il Care drain, a differenza di quello “dei cervelli”, oltre a impoverire il contesto di partenza, produce una frattura interiore nei sentimenti e nei modelli di identità di chi è soggetto di questo spostamento. In particolare, se non possono portare con sé i figli, per le madri l’emigrazione si pone come negazione sia dei ruoli che dei compiti di genere tradizionali: non tanto perché lavorano, dato che il lavoro, remunerato e non, spesso accompagna la maternità sia nelle società ricche sia, ancora più, in quelle povere o in via di sviluppo, quanto perché la lontananza fisica impedisce loro il contatto quotidiano con i figli e l’insieme delle attività di cura, relazione, ascolto, monitoraggio dei sentimenti e così via di cui sono fatti nelle società contemporanee il lavoro e la relazione materni (Aranda 2003).

In generale, come osserva Ambrosini (2009; cfr. anche Banfi e Boccaagni 2007), le ricerche suggeriscono che la realtà sociale delle famiglie transnazionali è tutt’altro che unitaria, e né le visioni catastrofiche né quelle consolatorie possono rendere conto adeguatamente della sua complessità. Età, condizione familiare, distanza, progetto migratorio, cultura familiare di provenienza e risorse personali disegnano profili e traiettorie differenti. In ogni caso, questi fenomeni costituiscono un esempio contemporaneo delle dinamiche complesse e mutevoli che presiedono al “fare famiglia”, nell’intersezione tra modelli culturali e norme acquisite, condizioni di contesto, risorse relazionali e materiali disponibili, soggettività individuali.

Le strategie sviluppate dalle famiglie transnazionali e dai loro singoli componenti devono, per altro, fare i conti, con il loro status giuridico sia nel paese di provenienza, sia nel paese di arrivo. Condividere la cittadinanza UE fa una enorme differenza rispetto a non dividerla, ad esempio, rispetto alle possibilità di attraversare (e pendolare tra) confini nazionali, ottenere il ricongiungimento e così via. Le leggi nazionali sull’immigrazione (ma anche quelle sull’emigrazione e sul diritto ad avere documenti per l’espatrio) e sui richiedenti asilo, l’uso dei visti turistici e più in generale i rapporti tra paesi, le modalità di acquisizione della cittadinanza, costituiscono un sistema di vincoli e risorse differenziato con cui gli individui e le famiglie transnazionali devono fare i conti.

Allo stesso tempo, il carattere transnazionale di queste famiglie mette alla prova il modo spesso differenziato in cui i sistemi nazionali di diritto di famiglia definiscono diritti e doveri tra coniugi e tra generazioni. Può così succedere che, in un'epoca segnata da forti processi di mobilità geografica delle persone e dei gruppi, le relazioni più intime, più prossime, a motivo di questa differenziazione nazionale nel regolare chi fa parte di una famiglia e con quali diritti e doveri, non sono sempre legalmente portabili, trasferibili, quando ci si sposta, mostrando quanto si precario il "diritto alla famiglia" sancito dalle dichiarazioni internazionali sui diritti dell'uomo.

Per concludere

La transnazionalità di molte famiglie, ma anche la presenza di famiglie non solo di nazionalità, ma di culture diverse per quanto riguarda i rapporti, le solidarietà e obbligazioni attese, tra i sessi e le generazioni non pone solo questioni di frontiere fisiche, politiche, legali. Pone, sia queste famiglie e i loro componenti, sia i cosiddetti autoctoni, di fronte alla sfida delle proprie "frontiere interne", dei propri modelli culturali dati per scontati.

In effetti, a pensarci bene, ogni famiglia è in qualche modo un po' meticcica e richiede ai suoi componenti più o meno espliciti e profondi processi di negoziazione e adattamento tra modelli culturali differenti, dato che ciascun componente di una coppia proviene da un'altra famiglia, con la sua specifica cultura familiare, dei rapporti tra i sessi, tra le generazioni, entro la parentela. Con le sue tradizioni, ritualità, sistemi di lealtà e priorità. Ogni coppia si trova di fronte il compito di confrontare queste diverse culture, di negoziarle ed elaborarle per sviluppare una propria comune cultura familiare, un proprio modo di essere famiglia. È un compito che riguarda anche le reti di parentela, nel momento in cui accolgono qualcuno che viene da un'altra rete. E dentro uno stesso paese possono esistere modelli di famiglia, di rapporti di genere e generazionali diversi tra regioni e gruppi sociali. Ci si può sempre sentire un po' "stranieri" (o definire altri come stranieri) rispetto a modi di fare e comportarsi propri o altrui, pur condividendo nazionalità e appartenenza culturale. Anche il fatto che fare famiglia non implica solo definire confini, ma anche attraversarli, riguarda anche famiglie senza esperienza di mobilità geografica. Nonni che si prendono cura sistematicamente dei nipoti che non vivono con loro, figli adulti che si prendono cura dei propri genitori anziani non autosufficienti, fratelli e sorelle che corrono in soccorso gli uni degli altri in caso di bisogno materiale o affettivo, amici che sono così importanti da "far parte della famiglia" e viceversa genitori o figli che si sono estraniati – sono tutti indicatori di una famiglia dai confini mobili nella percezione e pratica individuale.

Nel caso delle famiglie migranti e transnazionali queste differenze sono più marcate, perciò le frontiere che segnano e che devono essere attraversate sono più esplicite e visibili, anche se in grado diverso a seconda del grado di "lontananza" dal modello autoctono prevalente. È tuttavia sbagliato pensare/aspettarsi che siano solo loro a doversi adattare alla

società in cui si trovano a vivere. Perché ci sia una speranza di integrazione autentica, occorre che sia messo in atto un processo di mutuo adattamento, proprio come si fa quando si crea una nuova famiglia, di spiegazione e comprensione reciproca, in cui anche i “valori non negoziabili” di tutte le parti in causa vanno argomentati, messi in gioco, confrontati, anche gerarchizzati (è inaccettabile che siano gli uomini a decidere che cosa le “loro” donne possono fare, ma è anche inaccettabile che siano i “nostri” uomini o donne a dire quale è l’abbigliamento e più in generale il comportamento appropriato per una donna “libera”).

Riferimenti bibliografici

- Ambrosini, M., “Introduzione. Separate e ricongiunte. Le famiglie migranti attraverso i confini”, in *Mondi migranti*, 1, 2009, pp. 37-44.
- Aranda, E.M., “Global Care Work and Gendered Constraints: the Case of Puerto Rican Transmigrants”, in *Gender and Society*, vol. 17, n. 4, 2003, pp. 609-626.
- Attias-Donfut, C., *Le destin des enfants des immigrés*, Stock, Paris, 2009.
- Banfi, L., Boccagni, P., *Transnational Family Life: One Pattern or Many, and Why? A Comparative Study on Female Migration*, Relazione al convegno “Generations and the Family International Migration”, European University Institute, Robert Schuman Centre for Advanced Studies, Fiesole (Fi), 2007.
- Bertolani, B., “Networking, transnazionalismo e famiglia”, in Tognetti Bordogna, M. (a cura di), *Famiglie ricongiunte*, Utet, Torino, 2012, pp. 41-62.
- Bonizzoni, P., *Famiglie transnazionali e ricongiunte: per un approfondimento nello studio delle famiglie migranti*, in “Mondi migranti”, 2, 2007.
- Bryceson, D., Vuorela, U. (a cura di), *The Transnational Family. New European Frontiers and Global Networks*, Berg, Oxford, 2002.
- Castagnone, E., Eve, M., Petrillo, E.R., Piperno, T. (con la collaborazione di J. Chaloff), *Madri migranti. Le migrazioni di cura dalla Romania e dall’Ucraina in Italia. Percorsi e impatto sui paesi di origine*, cespi-fieri, Roma, working papers, 34/2007.
- Dreby, J., “Honor and Virtue: Mexican Parenting in the Transnational Context”, in *Gender and Society*, vol. 20, n. 1, 2006, pp. 32-59.
- Lauth Bacas, J., *Cross-Border Marriages and the Formation of Transnational Families: A Case Study of Greek-German Couples in Athens*, Transnational Communities Programme WPtc-02-10, Oxford, 2002.
- Moskal, M., “Transnationalism and the Role of Family and Children in Intra-European Labour Migration”, in *European Societies*, 15 October 2010.
- Salih, R., “Moroccan Migrant Women: Transnationalism, Nation States and Gender”, in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 27 (4), 2001, pp. 655-671.
- Tognetti Bordogna, M., *Ricongiungere la famiglia altrove*, Franco Angeli, Milano, 2004.
- Wilding, R., “Virtual Intimacies? Families Communicating across Transnational Contexts”, in *Global Networks*, II, n. 6, 2006, pp. 125-142.

Pensieri di un viaggiatore

Werner Kropik conversa con Furio Bednarz

FB Il tema delle frontiere affrontato in questi incontri ci pone di fronte ad un paradosso: da un lato il fenomeno di globalizzazione, quindi di distruzioni di limiti geografici, geopolitici e di scambio con le persone e un pensiero unico, un'economia unica che ci avvolge e condiziona le nostre scelte con grandi opportunità ma anche con grandi incognite; dall'altro questo bisogno di richiudere le frontiere e ristabilire confini.

Nelle serate precedenti abbiamo affrontato questo tema con tre diversi approcci. Oggi vorrei dialogare con Werner partendo proprio da questi tre approcci. A Werner chiederei di iniziare dal significato che ha avuto per lui il confine. Che senso ha avuto il confine, come viene l'idea di attraversarlo, di viaggiare. Quali attraversamenti di frontiere, da quelli più "intimi" a quelli segnati da fenomeni più sociali, rimangono nella sua memoria.

WK Il tema delle frontiere è presente fin da quando ero bambino. Vengo da Vienna, dove abitavo da piccolo. La città, a quel tempo occupata e circondata dai russi, era divisa in quattro, come Berlino. Non esisteva un muro in mezzo alla città come a Berlino, ma se si voleva uscire da Vienna andando ad ovest verso Salisburgo, si doveva attraversare la zona occupata dai russi. Da bambino mi impressionava molto incontrare questi soldati, in uniforme e con i loro fucili, che controllavano lasciapassare e documenti con un atteggiamento arrogante. Questa è la prima esperienza che ricordo con la frontiera.

L'esperienza avuta con l'occupazione di Vienna ha anche creato delle frontiere nella mia testa. Durante la conquista di Vienna nel '45 i russi hanno attaccato la città da ovest. La casa della mia famiglia era una delle prime case unifamiliari vicine al bosco. Quando sono entrati in città con i blindati hanno sparato un colpo di cannone ad ogni casa sulla strada. La granata destinata alla nostra casa è stata deviata da un ciliegio che avevamo in giardino e si è conficcata nel muro senza esplodere. Dietro questo muro c'era tutta la mia famiglia: mio fratello, i genitori e i nonni. Ci siamo salvati solo grazie a questo ciliegio. La paura vissuta in quel periodo è rimasta dentro di me e ha costruito una sorta di muro.

Secondo me siamo il risultato casuale della nostra piccola storia. Mi spiego: secondo me è come se ognuno di noi è seduto dentro una scatola nella quale c'è un buco. Guardando fuori attraverso il buco noi siamo convinti di vedere tutto il mondo, mentre in realtà ne vediamo solo una piccola parte. Con questo intendo che siamo molto limitati nel comprendere la complessità del mondo e per sopravvivere sviluppiamo delle strategie di difesa. Le paure che viviamo determinano le nostre reazioni. Per superare queste paure bisogna conoscere l'altro, incontrarlo, capirne la cultura.

Ho iniziato abbastanza presto a viaggiare, è diventato quasi un bisogno fisiologico. Mi sono però accorto che malgrado tutto la mia natura non è cambiata. Sono convinto che siamo il risultato della nostra storia, anche biologica e che con la nostra intelligenza possiamo correggere la

direzione del nostro essere, ma solo limitatamente. È importante rendersi conto di avere solo una visione limitata della realtà, quella vista dal nostro buco nella scatola, perché ci permette di accettare la visione dell'altro, altrettanto vera della nostra.

FB Quanto hai detto sulla consapevolezza mi sembra molto interessante. La prima consapevolezza che dovremmo avere è di essere un po' casuali e di essere dentro a un contesto che ci ha, come dire, cullato, formato, creato e ci fornisce questo buchino da cui guardare la realtà e quindi ammettere che è così per tutti. Chi è costretto a scappare deve poi trovare altre ottiche, altri punti di vista e questo non è sempre facile.

Aïssa Kadri ci ha parlato delle nuove migrazioni. È molto difficile stabilire il confine tra lo scappare da una vita che non offre possibilità al muoversi verso una visione del mondo globale che eccita fantasie, interessi e aspettative nelle persone. Viviamo in una società globale, molto scolarizzata e spinta al consumo. Alcune volte per opporsi alle frustrazioni che questo tipo di società, legata al consumo, ci propone, si riscoprono identità culturali e religiose. In questa società più che ad una guerra delle civiltà si assiste ad una crisi delle civiltà, dove si riscoprono delle identità difensive, offensive e di grande intolleranza che originano grandi difficoltà di convivenza e confronto.

Nel tuo viaggiare attraverso confini, che tipo di società hai incontrato? Società chiuse e diffidenti, frutto di una certa acrimonia, delle difficoltà di convivenza o piuttosto realtà aperte, curiose? O magari entrambe, come probabile, e quindi quali elementi ci porti da questo viaggiare tra le frontiere e dal contatto con queste civiltà con le quali ti sei misurato.

WK Beh, ho trovato di tutto. In alcune culture, come l'islam, c'è l'obbligo di accogliere lo straniero, così come quello di dare ai poveri. Addirittura, in un villaggio curdo, litigavano per avere il diritto di ospitarci, perché questo voleva dire avere la reputazione di "buon musulmano".

Nel '65 ho attraversato il nord dell'Afghanistan. Il Ministero degli interni ci aveva consigliato di portare delle armi perché c'erano alcune tribù nomadi piuttosto aggressive e non era escluso che sparassero. Il primo approccio avuto è stato pericoloso, ma per colpa mia. Avevo una macchina da presa Bolex 16 mm e ho detto all'autista della jeep di avvicinarsi ad una tenda di nomadi, senza dare loro l'occasione di rifiutare. Siamo arrivati a pochi metri dalla tenda, io volevo riprendere la mia scena ma ho visto solo la canna di un fucile che usciva dalla tenda. Ha sparato due colpi. Non so se ha mirato male o non ci ha mirato affatto, però non ci ha colpito e noi siamo scappati. Ho capito che non si fa così.

Più tardi, quando abbiamo visto in lontananza altre tende di nomadi, ci siamo avvicinati lentamente lasciando loro il tempo di nascondere i bambini e le donne. Ci sono venuti incontro e noi, come gesto di amicizia, abbiamo offerto loro delle sigarette. Loro hanno capito le nostre intenzioni e non abbiamo più avuto problemi. Avevano il diritto di conoscere chi passa vicino alla loro tenda o passa la notte lì vicino. Ognuno ha una sfera di intimità nella quale accetta l'intrusione dell'altro senza sentirla un'invasione. Questa sfera cambia secondo la situazione. Ad esempio se andate in un lido d'estate, con molta gente, accettate che uno sconosciuto

si metta ad un metro da voi con il suo asciugamano. Se invece siete in montagna, vicino ad un laghetto alpino senza nessuno intorno, se uno arriva e si mette a un metro da voi dite “ma oh, c’è così tanto posto perché proprio qui?”. Pensate al metrò in Giappone nell’ora di punta, schiacciati come salami, ma viene accettato.

Quando sono ospite in un paese straniero è logico che io accetti le usanze del posto, e alcune cose bisogna anche impararle. Ad esempio in India quando ci si siede per terra non si devono mettere i piedi verso una persona o una divinità ma bisogna sedersi a gambe incrociate.

Viaggiare al giorno d’oggi è una fortuna. Come turisti abbiamo il piacere e l’opportunità di poter mettere il naso in altre realtà, di conoscerle. Malgrado questo ci sono persone che scelgono di andare in posti lontani ma con questi pacchetti volo + resort. Finiscono per passare due settimane in Sri Lanka vedendo solo la spiaggia. Una volta non si viaggiava per piacere ma per affari, per fare un pellegrinaggio oppure per visitare qualche famiglia lontano.

FB Hai evocato un altro paradosso del nostro tempo. Oggi abbiamo la possibilità di viaggiare in alcuni posti senza in realtà conoscerli o conoscerne le persone. Probabilmente in futuro avremo la possibilità di fare del turismo virtuale. Potremo stare in una via di un qualsiasi posto dove non siamo mai stati, ponendo però una barriera, una specie di diaframma che rende la visione del posto priva di odori, dinamiche, relazioni.

Interessante anche il tuo ricordo sui gesti che possono inconsapevolmente offendere. A nessuno di noi verrebbe in mente che sedersi con i piedi diritti possa essere offensivo. Chiaramente è impossibile conoscere tutte le usanze e valori di un determinato posto, in una determinata cultura. Per capire queste differenze, queste usanze, bisogna stabilire un contatto, una relazione. Nell’incontro con l’altro è molto importante l’effetto di qualcosa che ti sorprende e che ti destabilizza, perché ti permette di metterti in discussione e di vedere con occhi diversi, con gli occhi dell’altro. Hai qualche ricordo, anche puntuale, di un’esperienza che ti ha colpito particolarmente?

WK Nel ’94-’95 sono andato in biciletta da Lugano ad Hong Kong. Il viaggio è durato sette mesi e mezzo. Ogni giorno è stato nuovo, fresco; non sapevamo fin dove saremmo arrivati, dove avremmo trovato qualcosa da mangiare, dove passare la notte. È un modo di vivere intenso, bisogna però essere motivati e sapere perché lo si fa.

Io viaggio per vivere emozioni. Queste emozioni non le trovo nel viaggio organizzato dove già mesi prima so esattamente cosa faccio nel tal giorno alla tal ora. Per trovare le emozioni devo partire alla cieca e vivere ogni momento così, come capita. Viverlo con tutte le paure, i dispiaceri e le gioie. Ammiro molto chi riesce a fare questo tipo di viaggio da solo; da soli tutte le esperienze, sia positive che negative, vengono amplificate. In due è già più ammorbidito, si può parlare e discutere, rendendo le situazioni meno drammatiche. Per questo ho fatto praticamente tutti i miei viaggi in due. Naturalmente c’è anche un rischio viaggiando in due perché, in alcuni viaggi un po’ estremi, non sai come può reagire il compagno. A me è sempre andata bene.

Una volta ho proposto a un amico di fare lo Chadar, che è il fiume

Zanskar nel Ladakh. È un fiume che scorre in una gola dove non sono mai riusciti a costruire una strada. L'unica possibilità per gli abitanti della Zanskar di uscire nei 6 mesi invernali è quando il fiume gela. A volte gela anche solo il bordo, per un metro, ma questo permette loro comunque di passare in questa gola dove a destra e a sinistra ci sono solo rocce. Io volevo fare questa esperienza e ho trovato un amico che mi ha detto "sì, vengo anch'io". Gli ho proposto, nel mese di dicembre, di fare un giro di prova al Campo Tencia. Sapevo che il tempo sarebbe diventato brutto e mi è sembrato un buon banco di prova. La prima notte in tenda, nevicava fortissimo. A un certo punto siamo arrivati a un sentiero che era bloccato perché c'era troppo ghiaccio, ma lui non ha fatto una piega. Per lui era tutto normale, ha persino trovato una soluzione per passare. Lì ho capito che era la scelta giusta, perché se ti trovi in un posto isolato e il tuo compagno ti dice no, non ci sto più, come fai a uscirne?

Un giorno Alessandra Meniconzi, una bravissima fotografa, mi ha chiesto se volevo fare un viaggio insieme a lei in Siberia, nello Jamal, al nord del Circolo polare. Voleva fare un servizio sui Nenet, che sono i nomadi delle renne. Con noi c'era un medico italiano, sportivo, con esperienza di viaggi, ma, nel momento in cui il suo telefonino non ha più avuto rete, è andato in panico. L'idea che se succedeva qualcosa non si potesse chiamare aiuto non la sopportava. Non aveva fiducia in questi nomadi. Abbiamo passato due settimane con la famiglia di uno di questi nomadi seguendo la migrazione naturale delle renne. Loro non portano le renne al pascolo, ma seguono la migrazione che le renne fanno da migliaia di anni e che sono, andata e ritorno, duemila chilometri. Semplicemente cercano di stare vicini al branco di renne che sono la loro fonte di cibo.

Per me è stata un'esperienza bellissima capire come si può sopravvivere in questa situazione. Una cosa che ammiro di questi nomadi è che portano i loro bambini in una scuola a Salekhard, la città più vicina, dove passano diversi anni in una casa scaldata, con doccia calda, televisione e varie comodità, ma poi tornano alle loro tende e a fare la vita con le renne. Le tende si chiamano Chum, sono simili ai Tepee degli indiani dell'America del nord. Sono proprio questi Nenet che, attraversando lo stretto di Bering nei periodi glaciali, sono arrivati in America. Il loro guadagno viene dalla vendita delle corna di renna che, in un certo periodo, segano alle renne. Dentro c'è il testosterone che si vende molto bene ai medici coreani e cinesi. Per questo guadagnano molto di più con le corna che non con la carne o la pelliccia di renna. Comunque è una vita dura. In inverno, quando 40° sotto zero è la norma, ad ogni spostamento, oltre a radunare e imbrigliare una sessantina di renne per metterle davanti alle slitte, devono anche raccogliere la legna per il fuoco. Spesso i preparativi per la partenza durano fino alle quattro del pomeriggio.

Quando sono tornato a casa mi sono sentito un privilegiato con tutte le comodità, il bagno caldo, la varietà di verdure. I Nenet non hanno verdure, solo carne di renna. Già a colazione mi davano un pezzo di carne cruda, gocciolante di sangue. Aver fatto quest'esperienza, aver capito un'altra dimensione, dove magari soffri il freddo e la fame, mi ha dato così tanto! Queste esperienze arricchiscono molto.

È per questo che ho iniziato a fare i filmati, a produrre piccoli documentari, per rivivere questi momenti. Per poter rivivere questi momenti

e per la gran voglia di raccontarli agli altri che per me è molto importante. Mi sono reso conto che i video sono l'ideale per raccontare storie. Questo è il mio modo per approcciare queste realtà. Per me sarebbe difficile farlo in un altro modo. Dobbiamo accettare questa limitatezza che abbiamo nella testa, perché le frontiere non sono solo reali, ma sono anche dentro la nostra testa e abatterle non è così facile.

FB Grazie, hai dato ulteriori spunti interessanti. Mi sembra molto interessante questa idea del video come mezzo per memorizzare, fissare e poi rielaborare il materiale che è fissato nella nostra memoria ma che poi, attraverso il video, diventa anche qualcosa da poter osservare un po' dall'esterno. Ci dà l'idea che il processo riflessivo richieda questo distacco; si vive l'esperienza poi ci si ritorna, la si rielabora e si riflette. E la riflessione è una possibilità importantissima per poter consolidare una competenza di relazione con l'altro, senza farsi prendere dall'emotività del momento della relazione, cosa che qualche volta è anche molto difficile.

È interessante anche questo ricordo di umanità marginali, che vivono ancora in queste situazioni estreme. Le comunità stanno cambiando e, sebbene permettano di vivere a delle comunità marginali, innescano però dei processi di concentrazione umana e di inurbamento. Nascono così le megalopoli, dove la gente si trasferisce e perde la capacità di vivere di poche cose. Cose che comunque producono un reddito, come nel caso che portavi dei Nenet, che da un certo punto di vista stanno meglio di quelle masse che si sono inurbate e che vivono in questa sorta di megalopoli, dove si respira una cultura e delle attese simili, ma anche grandissime frustrazioni per altri aspetti. Una grande contiguità, quella che Baumann definiva una melassa di multiculturalità, in cui ci si trova anche molto a disagio.

Chiara Saraceno, che è sociologa della famiglia, ha cercato di capire cosa avviene nella comunità basica, la dimensione di famiglia, più o meno allargata. Questa famiglia impaurita che vive queste crisi di relazione al suo interno come nelle comunità e si richiude, come si richiude lo stato, la regione, la città, il quartiere e che ha difficoltà a relazionarsi con l'esterno. Ma anche una famiglia dove esistono fenomeni transnazionali, dove, sempre più spesso, uno dei componenti della coppia viene da un altro stato, da un'altra cultura. Una famiglia dove i figli si muovono, vanno a fare un Erasmus, dove poi conoscono altre persone. Saraceno ci ricordava che questa realtà già esiste, forse prelude un futuro in cui questo contatto con la diversità potrà avvenire nella famiglia, in una situazione un po' più confortevole.

Vale la pena ricordare che mentre noi viviamo dall'interno la Svizzera come un paese di immigrazione con tantissimi stranieri, cosa assolutamente vera e presente, allo stesso tempo il 12% degli svizzeri vive all'estero. Una realtà quindi molto internazionalizzata che, sebbene non ci metta al riparo dall'essere qualche volta razzisti, crea delle premesse per una dinamica diversa.

Anche noi, Werner, con i nostri cognomi in realtà siamo persone in movimento, che hanno messo radici da altre parti. Tu come vedi la famiglia o la comunità del futuro? Questa idea della multinazionalità della transnazionalità che, se nasce dalla famiglia, diventa un modo per interpretare la nostra società diversamente.

WK Ci sono tanti esempi in cui questo mescolarsi è andato bene. Se guardiamo gli Stati Uniti dove sono tutti immigrati da tutto il mondo: Cina, Europa, ecc. e hanno creato una nazione economicamente forte. Adesso si sentono Americani. Significa che sono riusciti a trovare un'identificazione. Ognuno deve potersi identificare con qualcosa. È una cosa viscerale. A volte è addirittura ridicolo: pensiamo ad esempio ai tifosi di Ambri e Lugano. Mi fa riflettere questo bisogno di identificarsi così forte. Ad esempio nel conflitto tra Palestina e Israele dove tutti e due sono semiti. I Palestinesi sono semiti, gli ebrei sono semiti e si identificano con la religione. Ma cosa vuol dire? È un caso se sei nato in un posto dove hai un rabbino oppure un imam che ti spiegano che quella è la religione giusta. Mi rattrista che questo bisogno di identificarsi con un gruppo religioso, una razza, un'idea politica o con il colore della pelle crei dei conflitti. Certo se guardiamo la storia l'umanità ha sempre dovuto difendere il proprio orto, c'è sempre stato qualcuno che cerca di rubare le vacche o le donne. Vediamo cosa succede ancora oggi in Africa, dove ci sono piccole guerre proprio per il territorio, per gli interessi economici o per l'acqua. L'uomo ha sempre trovato buone ragioni per fare la guerra. Qualche volta ragioni anche assurde, perché questa *jihad*, questa guerra santa, alla fine dove ci porta? Ci garantisce il paradiso? Però quello che ci salva è la nostra intelligenza, per valutare il mondo con la nostra testa e ripensarlo giorno per giorno, riflettere se i nostri valori valgono ancora. Non aggrapparsi a un libro sacro di duemila anni e magari andare contro la propria ragione solo perché è scritto su questo libro. E tagliare la gola all'altro solo perché crede in un altro libro sacro.

So di avere un atteggiamento un po' critico verso la fede in generale, però ha portato molti conflitti. Anche i cristiani tra riformati e cattolici se le sono date di santa ragione anni fa. Adesso sono i sunniti e gli sciiti che si mettono le bombe nelle moschee. Ma nessuno si ferma a pensare che senso ha.

Per esempio: in Kashmir ci sono il 75% di musulmani e 25% di induisti. Quando gli inglesi hanno lasciato l'India nel '47 vedendo che i due gruppi si combattevano hanno deciso di creare due spazi, uno a ovest e l'altro a est. Hanno così creato il Pakistan orientale, che oggi è il Bangladesh e il Pakistan occidentale. In Kashmir hanno lasciato scegliere al *maharaja*, che era induista, dove stare. Lui naturalmente ha scelto l'India, ma nessuno ha chiesto al popolo. È da allora che questo 75% di musulmani combatte per far parte del Pakistan. Anche se nel cuore vorrebbero l'indipendenza sia dall'India che dal Pakistan. Anche il turismo, che funzionava molto bene, ora non funziona più perché ora è pericoloso andarci, visto l'alto numero di attentati. Peccato, perché avrebbero potuto gestire in modo indipendente il Kashmir. Ma né il Pakistan né l'India vorrebbero un Kashmir indipendente.

A questo proposito c'è una bellissima barzelletta ebraica dove un generale, il giorno prima della grande battaglia, chiama a raccolta tutti i soldati e dice: "Domani grande battaglia uomo contro uomo!". Un soldato ebreo allora dice "Signor Generale mi potrebbe presentare il mio uomo, magari mi arrangio pacificamente". Trovo così bella questa immagine! Se avessimo la possibilità di guardarci in faccia e chiederci se vale veramente la pena ammazzarsi per questioni futili, forse cambieremmo il mondo.

Una volta la famiglia più era numerosa, più bambini c'erano, più era forte. Allora si sono formate le tribù, i clan. Poi la tribù più forte cosa faceva? Sottometteva i vicini, rubava vacche e donne. In fondo cosa sono le nazioni se non grandi tribù. Più grandi sono più vogliono comandare. Gli Stati Uniti ad esempio, hanno un esercito con il quale possono imporre la loro volontà, e quando è il caso lo fanno.

Alla fine è solo un'utopia. Bisognerebbe creare un mondo con piccole regioni, perché è giusto che una regione possa difendere i propri interessi. Ma per il commercio, il traffico e così via ci vorrebbe un governo mondiale, ma solo con la funzione di mantenere ordine. Però se guardiamo l'UE... non funziona nemmeno a livello europeo. L'altro giorno ho visto alla foce di Lugano un cigno che scacciava un altro cigno dalla baia, perché era il suo territorio, non tollerava un altro cigno. Ed erano tutti e due bianchi!

FB Erano apparentemente tutti e due uguali dici. Interessanti le considerazioni di questa famiglia che espandendosi diventa tribù e poi nazione, con tutti i passaggi intermedi: prima villaggio, poi paese, poi sopra e sotto ceneri... Interessante anche l'accento a questa realtà di paesi nati da grandi immigrazioni, che hanno trucidato gli aborigeni. Stati Uniti ma anche Australia ad esempio, popolazioni che devono identificarsi non con le nazioni di provenienza ma con un'altra entità che acquisisce una sua identità, i suoi poteri e che contrasta un po' con questa idea di transnazionalità della famiglia che ci ha portato Chiara Saraceno. Questo mi dà l'idea che esiste un'élite di persone che diventa cittadina del mondo perché può perdere anche un po' della sua identità, questi... chiamiamoli expat invece di migranti. Gli expat sono questa élite mondiale di dirigenti, manager industriali, esperti vari, anche artisti, che girano e possono sentirsi cittadini del mondo. Sono una piccola parte e non so se saranno quelli che riusciranno a risolvere il problema, che è poi quello di separare e creare ognuno il suo stato, il suo villaggio. L'annosa vicenda della Palestina e di Israele che sembra risolversi creando due stati ... o magari si risolverebbe meglio costringendoli a vivere assieme in un territorio.

Sono questioni estremamente complesse. Anche nel caso del Kashmir che tu hai ricordato, la soluzione è stata di separare, di creare ad ognuno il suo spazio. Perché sembra che abbiamo questo bisogno.

WK Vorrei ancora menzionare una cosa che mi sta molto a cuore. Ci sono tante associazioni che aiutano nel terzo mondo, ed è una cosa nobile. Purtroppo però ho visto anche tanti esempi dove questi aiuti, con tutte le buone intenzioni, hanno avuto l'effetto di ingrandire il problema invece di risolverlo.

In aprile sono stato in Nepal dove c'è un'associazione che aiuta i dalit, i fuori casta, a frequentare la scuola. Pagano l'uniforme, il materiale scolastico e la retta, con l'intenzione di dare a loro le basi: saper leggere e scrivere. A prima vista sembra giustissimo questo impegno. In questi piccoli villaggi delle vallate lontane, dove hanno qualche gallina, qualche capra, una mucca, un campicello per la verdura, un po' di patate e un po' di orzo, vivono in modo abbastanza dignitoso. Quando arriva il monsone, cresce tutto ciò di cui hanno bisogno e loro ce la fanno. Però quando uno

sa leggere e scrivere non rimane più nel suo villaggio, lascia la valle e finisce nei sobborghi di Katmandu. Katmandu ha ora 4 milioni di abitanti, la prima volta che ci sono stato erano 330 mila. Ora sono 4 milioni, con tutti problemi di inquinamento, intasamento del traffico, disoccupazione... ed è tutta gente di queste valli.

In media la popolazione si raddoppia ogni generazione e, visto che i campi coltivabili non si possono ingrandire perché spesso terrazzati o dipendenti da un ruscello, significa che in una generazione la metà del villaggio deve andarsene perché non si riesce a nutrire tutti. Allora vanno o negli Emirati Arabi a lavorare per 200 dollari come schiavi, con 40 gradi all'ombra, e lì non c'è ombra, o finiscono a Nuova Delhi, nei sobborghi o a lavorare come lavapiatti dove c'è un po' di turismo. Vogliamo questo?

L'istruzione sembra una bella cosa ma svuotiamo quei posti remoti. Ho visto diversi esempi, come nello Zanzkar nel Nadak dove una scuola finanziata da tedeschi sta svuotando la valle. Perché uno che ha studiato, magari ingegneria, cosa fa a casa, obbligato a curare le capre, senza la possibilità di lavorare come ingegnere. E così si ritrovano a Nuova Delhi, in qualche sobborgo squallido. È questo migliorare la qualità di vita? Un altro esempio: un ingegnere inglese che ha costruito una diga per trattenere l'acqua del fiume Indo per poter irrigare i campi, si è reso conto che la maggior disponibilità di cibo ha ingigantito il problema. Dove prima c'era un bambino da sfamare ora ce ne sono 10.

Non c'è una politica familiare. In paesi come l'Africa ogni anno ci sono 30 milioni di persone in più, persone da sfamare. Ho visto con i miei occhi una striscia di terra larga 500 m in riva al Brahmaputra portata via in una notte, solo perché la corrente ha cambiato direzione. In una notte un villaggio ha perso tutti i suoi campi coltivabili. Questi sono problemi che qui non conosciamo nemmeno. Secondo me stabilizzare la crescita della popolazione mondiale è essenziale altrimenti saranno proclamate le guerre per l'acqua.

FB Hai aggiunto alla fine un altro tema di discussione caldo. Noi siamo la grande contraddizione del Prometeo liberato, questo progresso che porterà redistribuzione del benessere, miglioramento delle condizioni di vita e possibilità di sopravvivere più a lungo in tutti i luoghi del mondo. Con questa grande contraddizione che in realtà da un lato abbiamo promosso con delle élite di una società della conoscenza, dell'innovazione, dove le città sono il luogo dell'innovazione, dello scambio, della crescita ma sono anche diventate il luogo in cui si affollano queste persone, questa umanità derelitta che passa nelle periferie a ingrandire in maniera smisurata queste città.

Ora viviamo un po' più a lungo, manca la selezione naturale che fino a certe epoche veniva garantita da grandi epidemie. Qualcuno ha detto "Dio punisce i reprobri mandando il terremoto". Oggi però riusciamo anche a sopravvivere ai terremoti. Hai posto un tema certamente complesso per il quale ci vorrebbe un'altra discussione.

Ti ringrazio per la piacevole chiacchierata, in queste quattro serate abbiamo affrontato il tema delle frontiere con quattro approcci differenti che ci lasciano parecchio da riflettere.

Note sugli autori

Furio Bednarz, responsabile dell'Ufficio della Formazione continua e dell'innovazione della Divisione della formazione professionale - DECS Canton Ticino. Si è occupato di ricerca economica e sociale sui temi del lavoro, della formazione e delle migrazioni. Ha pubblicato studi e ricerche inerenti alle dinamiche del mercato del lavoro, ai bisogni e alle politiche della formazione professionale con particolare riferimento all'emergenza di nuove competenze collegate alla gestione della diversità.

Milton J. Bennett, direttore dell'Istituto di Comunicazione Interculturale di Portland (Oregon) e professore di Comunicazione alla Portland State University. Tiene corsi sulla comunicazione interculturale in tutto il mondo. Ha sviluppato il Modello di Sensibilità Interculturale (MDSI).

Aïssa Kadri, sociologo, professore emerito all'Università Paris 8-Saint-Denis e all'Università di Algeri. Nato in Algeria ha insegnato all'inizio degli anni '70 ad Algeri e da diversi anni dirige l'Institut Maghreb-Europe. Ha pubblicato numerosi saggi e opere di sociologia dell'educazione, sociologia dell'immigrazione nonché sulla scuola e l'élite intellettuale algerina. Tra le sue pubblicazioni: *Instituteurs et enseignants en Algérie (1945-1978)*. Histoire et mémoires, Karthala, Paris 2014.

Werner Kropik, documentarista e appassionato viaggiatore. Nato a Vienna, dove ha conseguito la maturità e ha studiato per sei anni all'Accademia di Belle Arti, si è poi trasferito a Lugano dove ha lavorato in proprio come orefice. Dopo un lungo viaggio in bicicletta da Lugano a Hongkong (1994-1995) ha deciso di cominciare a documentare i suoi viaggi con la videocamera. Durante diversi viaggi nell'Asia Centrale (India, Pakistan, Cina e Tibet) ha prodotto documentari che sono stati trasmessi da alcune trasmissioni televisive.

Luigina Mortari, direttrice del dipartimento di Filosofia, Pedagogia e Psicologia dell'Università degli Studi di Verona dove è professoressa di Epistemologia della ricerca pedagogica. Ricercatrice, approfondisce l'implementazione dei processi di indagine di tipo fenomenologico-ermeneutico nei contesti formativi.

Elena Pulcini, professoressa di Filosofia sociale presso l'Università di Firenze. Ricercatrice sui temi delle passioni e delle patologie sociali della modernità, si interessa delle trasformazioni dell'età globale e dei possibili fondamenti emotivi di una nuova etica, proponendo una innovativa filosofia della cura.

Gian Piero Quaglino, professore di Psicologia della formazione, ha insegnato presso l'Università di Torino (1977–2010) e ha diretto la collana “Individuo Gruppo Organizzazione” presso Raffaello Cortina Editore (1992–2012). Tra le sue pubblicazioni: *Formazione. I metodi* (Cortina, Milano 2014).

Chiara Saraceno, sociologa, è stata professoressa ordinaria di Sociologia della famiglia all'Università di Torino e professoressa di ricerca a Berlino. Ex direttrice del Centro interdipartimentale di studi e ricerche delle donne, ha svolto un importante lavoro sulle politiche familiari, sullo stato sociale e sulla povertà. È editorialista di “La Repubblica”. Tra le sue pubblicazioni: *Il welfare*, Il Mulino, Bologna 2013; *Il lavoro non basta*, Feltrinelli, Milano 2015.

I curatori

Filippo Bignami, dottore in scienze politiche e sociali, attualmente ricercatore senior presso SUPSI, Dipartimento economia, sanità e socialità - DEASS. Ricercatore senior a mandato presso l'Istituto Universitario Federale per la Formazione Professionale - IUFFP. È stato consulente scientifico per United Nations, International Labour Organization - ILO e Visiting professor presso Asia-Europe Institute, State University of Malaya, Kuala Lumpur, Malesia.

Fabio Merlini, direttore regionale della sede della Svizzera italiana dell'Istituto Universitario Federale per la Formazione Professionale. Dal 2010 presiede la Fondazione Eranos. Dal 1996 al 2000 ha co-diretto presso gli Archivi Husserl dell'Ecole Normale Supérieure di Parigi il Groupe de Recherche sur l'Ontologie de l'Histoire i cui lavori seminariali sono usciti in tre volumi presso l'editore Vrin. Tra il 1998 e il 2011 ha insegnato all'Università di Losanna e all'Università dell'Insubria, Varese.

Nuove frontiere della cittadinanza: 7 prove d'autore

**Idee per l'innovazione
nella formazione professionale**

Quaderno 1

Edizione

Novembre 2017

Responsabili redazione

Furio Bednarz

Filippo Bignami

Luca Bonini

Francesca Di Nardo

Monica Garbani-Nerini

Roberto C. Gatti

Fabio Merlini

Simone Rizzi

Meinrado Robbiani

Quaderni a cura di

Istituto Universitario Federale per la
Formazione Professionale - IUFFP

Conferenza della Svizzera italiana per la
formazione continua degli adulti - CFC

Responsabile comunicazione

Luca Dorsa

Grafica

Bitdesign, Montagnola

Stampa

Arti grafiche Lepori & Storni SA, Viganello

Con il sostegno di



Repubblica e Cantone Ticino
Dipartimento dell'educazione, della cultura e dello sport
Divisione della formazione professionale

S V E B ■ Schweizerischer Verband für Weiterbildung
F S E A ■ Fédération suisse pour la formation continue
Federazione svizzera per la formazione continua
Swiss Federation for Adult Learning



**Idee per
l'innovazione
nella
formazione
professionale**

Quaderno
1